

NUE, SOUS LA LUNE

VIOLAINE BÉROT



NUE,
SOUS LA LUNE

ROMAN

BUCHET • CHASTEL

*L'auteur remercie pour leur soutien
le Centre Régional des Lettres Midi-Pyrénées,
la Maison des Écritures de Lombez
et la résidence De Pure Fiction.*

© Libella, Paris, 2017
ISBN : 978-2-283-02991-6

PREMIÈRE PARTIE

1.

Je ne veux pas penser à toi, je ne veux pas. C'est pour cela que je tremble, parce que l'idée de toi, de toi maintenant quitté, cette idée-là m'obsède. Je suis pourtant sauvée, je vais vivre, ne plus me poser la question de mourir, je vais vivre mais restet-il encore en moi quelque chose de vivant? Mourir aurait été plus simple, ne plus avoir peur, mourir aurait été plus facile que de réapprendre à vivre. Je suis une ressuscitée et comme c'est douloureux, quelle immense besogne que de reconstruire un être à partir d'un tas de poussière.

Sur le volant, mes mains tremblent. Mes mains ne savent plus que trembler. Ma vieille voiture rouge roule. Je reviens de m'être penchée au-dessus de la mort, je sors d'une

tombe, je voudrais tant retrouver le soleil. J'aurais pu mourir et je ne suis pas morte. Je n'ai pas tremblé au dernier moment, manqué de courage, non, mais voilà que ce moment est déjà passé où il m'a fallu choisir, où j'ai pris la décision de vivre. Je roule, car ne compte que de m'éloigner, fuir je ne sais où, aller droit vers loin. Je m'acharne à ne rien faire d'autre que furieusement poursuivre le soleil. Je suis sûre d'une seule chose, je ne dois pas revenir, jamais.

Je voudrais tant me calmer, moins m'agiter. Je place, pour l'apaiser, ma main droite sur vous. Mes petites femmes de bois, mes parleuses, comme je suis heureuse de vous avoir emportées, de vous sentir près de moi. Vous toucher, mes toutes douces, fait glisser de mes yeux de grosses larmes. Je les essuie rageusement de cette même main que je repose ensuite sur vous. Il sort tant d'eau de moi, on dirait le corps d'un noyé qui se vide. Sur vos joues, mes pleurs n'en finissent plus de couler.

Mon sac à moitié vide, mes parleuses et ma vieille voiture rouge, je n'ai rien pris d'autre. Sans doute aurais-je dû mieux m'organiser, mais il fallait faire vite, que tu ne me surprennes pas, et certains de mes bois sont si lourds, si encombrants. Est-ce grave d'avoir tout abandonné du moment que je suis vivante? Et puis j'avais si peur.

Peut-être, dans quelque temps, pourrai-je revenir chercher ce qui m'appartient. Peut-être, un jour, plus tard – non. Il ne faut pas que j' imagine cela, je ne dois pas songer à revenir, ne pas l'envisager, tant pis pour mon travail, tant pis même pour l'homme recroquevillé, je sais trop le danger. Faire attention, me méfier, ne rétablir aucun lien avec toi, ne plus rien avoir à te demander, rouler, c'est fini.

Je suis libre. Je suis libre et réaliser cela devrait me faire sourire, mais suis-je encore capable de sourire? Peut-on se sentir libre quand on continue d'avoir peur? Je voudrais sourire et je tremble. Alors, au milieu des larmes, je le répète, je le crie, et tant

pis s'il n'y a pour m'écouter que ma vieille
voiture et les petites femmes de bois, tant
pis, je le crie rien que pour m'entendre le
dire,

je suis vivante.

Je ne croyais pas qu'il était possible
d'avoir aussi peur et je la sens pourtant,
cette peur, qui en moi saccage le ventre.
J'ai peur et je ne sais même pas de quoi.
Est-ce la hantise que tu me retrouves, ou
celle de ne pas tenir? Je suis déjà partie
quelques fois, partie pour de faux, histoire
de m'octroyer le temps de souffler, de me
remettre. Mon stratagème était parfaite-
ment rodé, je partais en sachant que tu me
rappelleras, je partais mais je t'attendais.
Tu me suppliais de revenir, tu m'implorais,
j'aimais regarder ton amour pour moi s'ex-
hiber ainsi. Alors seulement je daignais
rentrer, et nous vivions deux trois jours de
bonheur fou. Jouer à te quitter me rendait
la vie supportable. Mais aujourd'hui non,
aujourd'hui ce n'est pas pareil, je veux que
ce départ soit le dernier, que tu ne me
retrouves plus. Tu seras fou de rage mais je

ne reviendrai pas, tu peux bien t'acharner, me promettre tout ce que tu voudras, je ne reviendrai pas, il ne le faut pas, non.

Je me souviens, dans les premiers temps, t'avoir raconté ma grand-mère et sa fragilité. Tu m'avais écoutée attentivement, tu écoutes si bien que l'on ne peut plus s'arrêter de te parler, on te dit tout, le très profond, le jusque-là indicible. Je t'avais avoué combien la folie de ma grand-mère me faisait peur parfois, et aussi que je me savais capable d'y sombrer à mon tour. Tu étais le premier à qui j'osais révéler cela, cette faille en moi, insoupçonnable. Tu n'avais fait sur le moment, j'en suis certaine, aucune remarque qui aurait pu m'amener à regretter mes paroles, mais plus tard, bien plus tard, des mois, des années après, l'air de rien, tu me disais de temps en temps,

tu finiras comme ta grand-mère.

Tu n'expliquais pas davantage. Tu disais seulement cela et puis tu te détournais de moi. J'avais l'impression d'avoir imaginé la phrase, que tu ne l'avais pas prononcée,

qu'elle avait surgi, mesquine, du fond de mes entrailles. Ensuite, des jours durant, elle résonnait dans mon crâne,

tu finiras comme ta grand-mère,

et je savais mieux que personne comment avait fini ma grand-mère, les médicaments, l'hôpital, la folie.

Je pleure encore, puis plus, puis de nouveau. Pourquoi les larmes s'obstinent-elles à sortir ainsi de moi? Je pleure tandis que les petites femmes de bois se racontent à voix basse de terribles secrets. Elles s'inquiètent de nous. La voiture rouge roule, imperturbable. Il faudra bien pourtant, si je veux qu'elle continue sa route, mettre de l'essence, accepter de montrer au-dehors ma tête. Je frotte mes yeux mouillés. Je ne dois plus pleurer. Me calmer. Respirer. Tout va bien aller maintenant.

Au tout début, quelques-uns de mes amis, mes parents, étaient venus me voir. Tu les avais accueillis chaleureusement. Moi, je m'étais sentie mal à l'aise, ne trouvant plus ma place, prise entre celle que j'avais été

pour eux et celle qu'auprès de toi je devenais. Tu promenais sur chacun ton sourire. Tu parlais, et eux à leur tour se livraient. Toujours quelque chose alors me gênait, la tenue trop guindée de l'un ou le rire bruyant d'un autre. Je te voyais observer tout de nous, cette main sur mon épaule, ces doigts attendris qui effleuraient ma joue, ma gaieté forcée. J'aurais tant voulu que cette journée se termine, que ces visiteurs venus pour le seul plaisir de me retrouver s'en aillent, qu'ils se hâtent de reprendre leur route. Mais tu relançais encore la conversation, tu montrais l'atelier, ton travail, et eux semblaient se passionner pour ce que tu leur expliquais. Je vous suivais à contrecœur, je ne disais plus rien, je souhaitais que l'on en finisse, vite, qu'ils sortent de notre vie, mais votre discussion durait, durait. Quand enfin ils parlaient de partir, s'excusant du long trajet de retour qui les attendait, je les embrassais alors trop rapidement, et ne m'effleurait même pas l'idée de les raccompagner jusqu'à leur voiture. Il ne me restait ensuite de leur passage que la vilaine sensation d'avoir eu honte d'eux.

Le panneau sur le bas-côté indique une station. Je vais m'arrêter, ne surtout pas prendre le risque de tomber en panne. Dans le rétroviseur je ne reconnais pas mon visage, un fantôme. Il ne faut pas que je m'effondre devant tout le monde, que je me donne en spectacle. Je dois me comporter comme si de rien n'était, faire ce que pendant ces années je suis parvenue à faire, tenir. Je gare la petite voiture près de l'une des pompes à essence, respire fort un dernier coup, essuie une fois encore mes yeux, détache ma ceinture, sors. Je suis dehors pour la première fois depuis mon départ, je suis dehors ailleurs, loin, et je trouve ce qui m'entoure effroyablement sinistre. Je sais que je devrais m'en moquer puisque je vis. J'ôte le bouchon, prends le pistolet, remplis le réservoir. Vivre c'est peut-être juste cela. Je respire la mauvaise odeur de ma nouvelle vie. Ça sentait si bon dans ton atelier, l'odeur prisonnière du bois que seul le travail permettait de libérer, la senteur unique de chaque pièce, à ce point unique que je pouvais deviner les yeux fermés celles que tu venais de

déplacer. Et me voilà ici, sans plus aucune entrave, et cet air qui empeste l'essence est l'air de ma liberté. Si tu savais comme elle pue, la vie sans toi.

Je paie. L'homme au guichet ne me regarde pas. Je suis devenue transparente, un paquet de larmes, rien que de l'eau avec un peu de sel dedans. L'homme de la station ne m'a pas vue. Je ne suis peut-être pas morte mais je ne suis pas davantage vivante. Je retourne vers ma voiture, et c'est alors que je croise l'enfant, l'enfant là, qui court, et je suis certaine que son regard a plongé dans mon regard, l'enfant m'a dévisagée, et même si cela n'a duré qu'un instant je suis sûre qu'il m'a regardée vraiment, qu'il m'a observée comme seuls osent le faire les enfants, sans retenue, que pour lui j'ai réellement existé, pas seulement un sac d'eau salée, alors merci l'enfant.

J'ai tellement pris l'habitude d'être invisible. C'est venu tout doucement. J'ai été là de moins en moins. Je me souviens d'un

jour, à l'heure du repas, nous étions tous assis autour de la table et toi tu parlais au téléphone. Nous distinguions parfaitement ta voix, chacune de tes paroles. Ce que devait te demander ton interlocuteur n'était pas difficile à imaginer. Tu lui expliquais que la semaine suivante, tu en étais désolé pour lui, tu ne pourrais pas le recevoir car tu serais absent. Nous t'entendions lui dire cela. Tu aurais pu ajouter que moi seule resterais sur place, mais tu ne l'as pas exprimé ainsi. Tu as dit très exactement
il n'y aura personne.

Tu as dit cette phrase-là, ces mots te sont venus comme une évidence,
il n'y aura personne.

Je crois que c'est ce que j'étais devenue, personne.

Je roule de nouveau. Dans ma petite voiture rouge je suis à l'abri, j'ai le droit de pleurer, de hurler, de rire, je sais qu'elle ne s'offusquera de rien, ne se moquera pas, continuera sa route, stoïque, ma vieille voiture que je supplie de ne pas me lâcher encore. Pour mon voyage vers ce très loin,

je suis rassurée de savoir à mes côtés mes parleuses de bois et ma gentille voiture.

Je t'ai pourtant voulu. C'est moi qui suis venue te trouver, qui ai débarqué dans ton atelier un jour d'avril, c'est moi qui avant même notre première rencontre savais déjà que je te séduirais. Bien sûr tu m'as ouvert ta porte puisque tu l'ouvres à tout le monde. Je me souviens comme je t'ai trouvé laid. Je ne m'attendais pas à un si petit homme, à peine aussi grand que moi qui ne suis pas bien grande, un petit homme avec des mains énormes, des avant-bras larges et velus, on aurait dit un ours ou une bête préhistorique, j'ai pensé cela et je me suis sentie ridicule à débarquer ainsi, avec ma sculpture de l'homme recroquevillé et ma tête boursouflée de rêves. Mais tu m'as souri et ce sourire a fait disparaître l'appréhension. J'ai compris que j'avais eu raison de venir, que dorénavant ma place serait là.

Pour ton sourire, je sais que je pourrais me damner de nouveau. Peu m'importe à

qui tu souris du moment que je te vois sourire. Je ne peux alors m'empêcher de retomber sous ton charme.

Longtemps, j'ai cru ce premier sourire né de découvrir l'homme recroquevillé que je tenais serré dans mes bras. Mais non, tu souriais toujours aux jolies femmes qui se présentaient, aurais-je été moins douée mais tout aussi jolie tu m'aurais souri de même. Ce jour de printemps, tu m'as ouvert ta porte, je suis entrée, je suis restée. Après, comment j'ai fini dans ton lit, je ne m'en souviens même plus. Je me pensais l'élue, tu pouvais bien sourire à toutes les femmes, moi je me savais différente. J'avais ce don dans les mains que les autres n'avaient pas. Cette sculpture du premier jour, je ne pouvais pas imaginer que tu n'aies pas été sidéré par elle. Tu avais forcément perçu mon talent, nous étions faits pour vivre et travailler côte à côte, tout s'emmêlerait, deux artistes qui se nourriraient l'un de l'autre, qui joueraient leur vie pour alimenter leur art, jusque dans un lit bien sûr, la base de leur

travail n'était-elle pas l'étude des corps? Nous n'en finirions plus de nous détailler, de nous apprendre jusqu'à nous réciter par cœur, j'en étais persuadée.

Je voudrais comprendre pourquoi, alors que tu n'as jamais su créer sans modèle, alors que pour sculpter tu exigeais de la vraie chair sous tes yeux, dans tes mains, pourquoi tu ne m'as pas, moi, une seule fois véritablement regardée.

Il me faudra à un moment cesser de rouler, me poser, je ne pourrai pas fuir indéfiniment. Je suis fatiguée, usée, je me suis trop battue, j'ai trop donné, je n'en peux plus, je voudrais dormir des jours et des nuits d'affilée, dormir cachée quelque part sans rêves ni cauchemars, trouver un lit très chaud avec un gros édredon et m'enfouir dessous, que personne ne puisse me retrouver.

Très rapidement, j'ai arrêté de passer du temps sur mes propres pièces, il y avait tant à faire, les heures que je leur consacrais me

semblaient d'une frivolité malvenue. Je ne me rappelle pas que tu m'aies un jour fait une remarque à ce sujet, mais tu n'avais pas besoin de me dire les choses pour que je les entende. J'ai préféré m'immerger dans le vrai travail, le tien, le noble. J'effectuais les tâches délicates ou ingrates, et, aussi épuisantes soient-elles, j'étais fière d'être celle à qui tu les confiais. Je me savais robuste, le corps comme l'esprit durs au mal, vaillants. Je m'acharnais, j'œuvrais du lever au coucher jusqu'à ne plus sentir mon dos, mes bras, mes épaules, jusqu'à tomber d'épuisement. Quand, à bout de force, je m'asseyais, tu me disais alors ton étonnement de me voir si peu résistante.

Je me souviens qu'avant toi je ne comprenais pas que certaines femmes puissent accepter d'être maltraitées, qu'elles ne se révoltent pas, ne réagissent pas, ne fuient pas, qu'elles s'entêtent à rester malgré les coups. À présent je comprends.

Je ne me trouvais jamais assez aimante, assez douce, assez travailleuse, il était normal